

Ô mon aimé,

Depuis qu'on nous a découverts et qu'on a crié au scandale, depuis que votre père vous a frappé d'anathème et depuis qu'il m'a fait enfermer dans cette demeure de campagne que je hais, mes jours sont monotones, vides et inutiles. Privée de votre lumière, je m'étiolo et me sclérose : ma chevelure est terne et mon œil vitreux regarde avec indifférence le passage des heures. J'aimerais parfois que le fil du temps se casse, que l'astre souverain retombe au sol, comme la tête tranchée d'une méduse, et que je puisse enfin rester enfermée dans ma chambre sombre pour y dormir sans que l'on ne vienne m'importuner. Car, dès que le sommeil me gagne, je vous retrouve, mon aimé, et je connais à nouveau ce bonheur que vous seul m'avez fait connaître.

Vous souvient-il ces longues heures que nous passions au crépuscule, dans les labyrinthes de buis, à discuter des heures durant des romans qui font voyager notre esprit, des poèmes qui donnent corps à nos plus secrètes pensées, des pièces de théâtre qui mettent en scène nos sentiments les plus complexes ? Nous étions libres, alors ; nous étions tout l'un pour l'autre et nous étions ensemble. Nous sommes seuls, désormais, et l'unique réconfort que je trouve, hormis celui de votre captieuse et délicieuse présence dans mes rêves, gît dans les vers grandioses de *Phèdre*. Laissez-moi vous en conter l'histoire, vous verrez qu'il y a dans cette tragédie beaucoup de nous.

Phèdre, tout juste après avoir épousé Thésée, tombe sous le charme de son fils d'une première union, Hippolyte. Effrayée par cet amour, elle enjoint son époux d'éloigner celui qui en est l'objet, mais lorsqu'elle le revoie à nouveau, quelques années plus tard, elle s'aperçoit que la force de ses sentiments pour lui n'a pas décliné. Hippolyte, quant à lui, est épris d'Aricie, la dernière représentante de la lignée des Pallantides, que Thésée a massacrés. « *Mon père la réprovoque et par des lois sévères il défend de donner des neveux à ses frères : d'une tige coupable il craint un rejeton ; il veut avec leur sœur ensevelir leur nom* », dit Hippolyte à son confident dès la première scène de l'acte I. Certes, il ne partage pas la passion que Phèdre nourrit pour lui. Cependant, il y a tant de points communs entre cette histoire et la nôtre, qu'elle est un baume pour mon âme meurtrie. Je ne vous en dévoile pas plus, car j'aimerais tant que vous la lisiez et ne voudrais pas par avance en gêner les surprises. Je voulais seulement que vous sachiez qu'il y est question d'amours interdits.

Mais, au fond, est-on coupable d'aimer ? « *Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable, je n'en mourrais pas moins, j'en mourrai plus coupable* », déclare Phèdre à sa servante, Cénéane, en parlant de son amour pour Hippolyte. Et pourtant, ne lui confie-t-elle pas aussi : « *Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ; un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ; mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais pas parler ; je sentis tout mon corps et transir et brûler ; je reconnus Vénus et ses feux redoutables.* » Comme dans beaucoup d'autres mythes de la Grèce antique mis en vers par les poètes, l'amour est une force extérieure à l'individu, dirigée par les dieux qui s'amuse des passions auxquelles ils le livrent. Si j'aime tant *Phèdre*, c'est parce que Racine a su retracer dans ce drame les arcanes de l'âme humaine.

Je sais qu'il est bien vil de souhaiter le décès de quelqu'un, fût-ce celui de la créature qui empêche notre bonheur, et pourtant, je ne peux m'empêcher de nourrir d'obscures

pensées qui, telles de venimeux serpents, s'enroulent et s'entortillent dans les rochers arides de ma conscience. Car voyez-vous, quand la mort de Thésée est annoncée, CEnone déclare à Phèdre : *« Vivez, vous n'avez plus de reproches à vous faire : votre flamme devient une flamme ordinaire. Thésée en expirant vient de rompre les nœuds qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux. »*

Hier, je prenais le soleil sur le balcon de ma chambre. Comme je regardais les blés onduler au soleil, j'eus soudain l'impression d'y voir votre chevelure si douce, si fluide, si merveilleuse. Hagarde, tremblante, minée par votre absence jusqu'aux tréfonds de mon être, je rentrai en titubant m'allonger, car mes jambes ne me portaient plus. Et contre les parois de mon crâne, les mouches noires de ces quelques mots se heurtaient aveuglément :

*« Que ces vains ornements que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire. »*

N'est-ce point là de toute beauté ? Ces phrases résument si bien mes pensées ! Moi qui n'ai personne à qui me confier, heureusement qu'il me reste le réconfort de cette pièce de théâtre.

Il me faut vous quitter, mais avant cela, je veux que vous sachiez que tous les soirs, désormais, dès que la lune poindra, je réciterai cette tirade :

*« Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me suit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune,
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix. »*

Je vous en conjure, mon aimé, récitez ces mots vous aussi à l'heure où l'astre nocturne s'élève au firmament, afin que par-delà les vastes étendues qui nous séparent, nos âmes se rejoignent dans le monde miraculeux de la lecture.

À vous, pour toujours,

C.F.P.